

LES DÉCHIRURES DE L'AMOUR

Du même auteur :

- *L'Inspecteur Specteur et le doigt mort*, Les Éditions des Intouchables, 1998.
- *L'Inspecteur Specteur et la planète Nète*, Les Éditions des Intouchables, 1999.
- *Penser, c'est mourir un peu*, Les Éditions des Intouchables, 2000.
- *Diane la foudre*, Les Éditions des Intouchables, 2000.
- *L'Inspecteur Specteur et le curé Ré*, Les Éditions des Intouchables, 2001.
- *Penser, c'est mourir un peu 2*, Les Éditions des Intouchables, 2002.
- *L'Inspecteur Specteur – Intégrale*, Les Éditions Coup d'œil, 2014.
- *TAG*, Les Éditions Goélette, 2014.
- *Étoiles tombantes*, Les Éditions Goélette, 2015.
- *Osti de Tabarnac, preux chevalier francol*, Les Éditions Robert Laffont, 2019.
- *L'Inspecteur Specteur et le doigt mort*, réédition, Les Éditions de l'Individu, 2020.
- *Les dents de l'amour*, Les Éditions de l'Individu, 2020.
- *L'Inspecteur Specteur et la planète Nète*, réédition, Les Éditions de l'Individu, 2021.
- *L'Inspecteur Specteur et le curé Ré*, réédition, Les Éditions de l'Individu, 2021.
- *L'amour sous toutes ses coutures*, Les Éditions de l'Individu, 2021.
- *L'Inspecteur Specteur – le coffret*, Les Éditions de l'Individu, 2021.
- *Les lianes de l'amour*, Les Éditions de l'Individu, 2022.



HilareCoquin

présente

LES DÉCHIRURES DE L'AMOUR

de

GHISLAIN TASCHEREAU

**UN ROMAN
D'AMOUR TURGESCENT**

(traduit de l'anglais par un traducteur)

Coordination: Alexandra Gilbert
Direction littéraire et révision linguistique: Patricia Juste
Conception et graphisme de couverture: Olivier Bruel
Conception typographique et montage: Marquis Interscript
Photo de l'auteur: Marie-Claude Meilleur

© Ghislain Taschereau, 2023

ISBN: 978-2-9820117-3-1 (imprimé)

ISBN: 978-2-9820117-4-8 (EPUB)

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Distribution:

Prologue Inc.

1650 Boulevard Lionel Bertrand

Boisbriand (Québec) J7H 1N7

www.prologue.ca

www.editionsdelindividu.com

*Quand on marche,
on a l'impression d'avancer,
alors que, dans le fond,
c'est la Terre qui tourne.*

— LUDGER



1988, centre-ville de Détroit, États-Unis d'Amérique

Lorsqu'on daigne poser le regard sur Bruce Tabwair, c'est toujours le nez en l'air et avec beaucoup de mépris qu'on le fait. Parce que Bruce Tabwair est un gringalet pas plus haut que trois pommes (ou dix-sept cerises) et qu'il a l'air aussi insignifiant qu'une branche de céleri oubliée sur un comptoir de cuisine depuis trois semaines. Il est tellement fade qu'il faudrait le laisser mariner dans le tabasco pendant un an pour qu'il prenne un peu de goût. Il est tellement frêle qu'il faudrait le couler dans le béton pour lui donner un peu de corps. Il est tellement flasque qu'il faudrait le laisser quelques jours au congélateur pour lui donner un peu de tonus. Bref, Bruce Tabwair est un être insipide, sans colonne et sans personnalité.

« Je suis une grosse merde..., pense-t-il, justement. Pauvre de moi... »

Pas facile de remarquer ce semblant d'homme dont le cheveu gras – qu'on dirait frais peint sur son crâne – ne

bouge pas d'un millimètre même en plein ouragan. Il est d'autant plus invisible qu'il ne reste jamais très longtemps au même endroit. On ne le croise donc habituellement qu'une seule fois dans sa vie. Et ça, c'est si on le remarque.

Mais les choses sont sur le point de changer, car Bruce Tabwair a beau être un individu qui passe totalement inaperçu, et ce même dans une foule de deux personnes, il n'en demeure pas moins un être extrêmement dangereux, voire une sérieuse menace pour la sécurité des États-Unis d'Amérique. Ce dont Bruce Tabwair lui-même n'a visiblement pas conscience.

« Je suis un sous-homme, un sous-enfant, un sous-vêtement... souillé. »

Il est 17 h et le voilà qui arrive à l'intersection des avenues Adams et Woodward. Le pas lourd de malheur, tel celui de ce cheval de calèche à quelques mètres de lui, il se faufile entre les passants, demandant faiblement l'aumône ici et là, et s'avance vers le Grand Circus Park dans le but de poser ses maigres fesses sur un banc et de reposer les échalotes qui lui servent de jambes. Bruce ne le sait pas, mais il a marché vingt-deux kilomètres depuis qu'il est debout aujourd'hui. Il n'a cependant pas ingurgité les calories nécessaires pour alimenter son moteur interne en énergie, alors il est normal qu'il se sente aussi épuisé que s'il avait, en plus, transporté un veau sur ses épaules et un porcelet dans son baluchon. Il a si faim qu'il les mangerait crus, ce veau et ce porcelet. Mais il sait bien

qu'aujourd'hui encore, il devra se contenter de ce avec quoi les Détroiteux nourrissent leurs poubelles...

« Pauvres bêtes... »

Bruce s'en veut soudain d'avoir imaginé ces deux petits animaux de la ferme au fond de son estomac. Non pas qu'il soit juif, musulman, végane ou édenté, mais parce que son ventre vide le rend irritable et qu'il ne sait jamais où son irritabilité peut le mener.

Un banc libre lui sourit sur la droite. Il est entouré d'arbustes et autres plantes en fleurs, et flanqué d'une belle poubelle qui déborde. « C'est le moment de faire l'épicerie... », se dit Bruce en s'approchant des ordures. En professionnel, il donne d'abord un coup de pied sur le récipient, et deux gros écureuils gris en sortent et s'enfuient, effrayant notre gringalet au passage. La salive lui inonde la bouche quand il distingue le gros lot, là, sur la une d'un journal. Recouvrant parfaitement le « i » du *Detroit News*, une saucisse à hot-dog lui fait crier les boyaux. Elle est droite, entière et propre, à peine souillée par une coulisse de ketchup, et elle ne demande qu'à passer par le gorgoton de Bruce Tabwair.

« C'est un miracle... »

Notre chétif ami est hypnotisé par le bout de viande (si l'on considère les saucisses à hot-dog comme de la viande, naturellement). Aussi ne prête-t-il pas attention au vrombissement qui vient vers lui. Il plonge les mains dans la poubelle et en sort tout ce qu'il trouve de

comestible. En moins de trente secondes, il a extrait ladite saucisse, un demi-épi de maïs, un Coke à moitié plein, un 7 Up à moitié vide, les trois quarts d'un burger juteux et deux serviettes de table, a disposé le tout sur le banc et a placé le journal sur ses cuisses. Il s'apprête à savourer sa ripaille tout en prenant des nouvelles de la planète sans se soucier de ce grondement qui s'est grandement rapproché.

« Mon Dieu, bénissez ce copieux repas. »

Il n'a pas le temps de prendre une mordée dans sa première convoitise qu'un puissant jet d'eau le gifle et fait voler la saucisse au loin. Bruce lève la tête et voit tout de suite son agresseur. C'est un mini-camion-citerne chargé d'arroser certains végétaux du parc. Il est doté d'un boyau fixé à un bras mobile que le chauffeur contrôle de l'intérieur de l'habitacle.

« Zut... »

Encore une fois, à cause de son air terne, de ses vêtements gris ou délavés, Bruce a été confondu avec le décor et il est passé complètement inaperçu.

Le large jet poursuit son œuvre et, après avoir balayé le visage de l'itinérant, il repousse les aliments qui se trouvent sur le banc, arrosant du même coup les arbustes et les fleurs qui l'entourent. Les gouttelettes d'eau bondissent, vont dans tous les sens et scintillent telle une multitude de petites fées qui feraient miroiter aux yeux des passants la fraîcheur de tout ce qui compose le parc.

Cela est loin d'éblouir Bruce qui, tout en essayant de récupérer ses comestibles ordures, tente désespérément de signaler sa présence au conducteur du camion-citerne en faisant de grands signes avec ses longs bras de singe impuissant, mais en vain.

— Arrêtez, monsieur..., geint-il d'une voix de souris handicapée. Arrêtez...

Afin de se rendre plus visible, il monte sur le banc. Tout à sa gesticulation désespérée, il ne prend pas garde à la pellicule graisseuse que son festin de poubelle a laissée sur la surface du banc, si bien que ce qui doit arriver arrive : son pied droit glisse et Bruce tombe à la renverse. Dans sa chute, son coude heurte le dossier, et le pauvre homme reçoit dans le bras une décharge électrique capable d'alimenter Détroit au grand complet pendant un an. Malheureusement, son cri de douleur n'a pas le temps de lui permettre de se défouler, car il atterrit sur les omoplates, ce qui fouette son crâne vers l'arrière, lequel heurte violemment le sol, refermant illico ses mâchoires en un claquement aigu et lui coupant le sifflet. Sifflet qui s'apparente sans conteste à celui d'une bouilloire, parce que la rage qui vient de naître en ses entrailles a fait rougir son visage et annonce la tempête.

« Grrr... »

C'est maintenant officiel : Bruce est en colère. La suite des événements est donc hors de son contrôle.

Ce sont ses yeux qui changent en premier. De gris gravier, ils passent à un bleu noir acier, dénotant une froideur qui ferait pleurnicher un tueur en série et lui donnerait l'impression qu'il est en tutu devant Goliath. Puis tout s'enchaîne. Comme si on lui soufflait dans le corps par tous les orifices à la fois, Bruce se met à gonfler de partout, mais de façon proportionnelle. Accompagné par le grondement de plus en plus grave de son appareil vocal, chacun de ses os, de ses muscles, de ses poils prend de l'expansion. Et comme ses vêtements ne font pas partie de son enveloppe corporelle, ils ne résistent nullement à cette croissance soudaine et inopinée.

De pratiquement invisible, Bruce devient tout à coup remarquable, car ce n'est pas tous les jours que l'on voit quelqu'un devenir gros comme un bœuf en criant lapin et déchirer son habillement en criant ciseau. Ses bras triplent de volume, ses jambes itou. Son torse enfle pour former un viril « V » dont les majestueux pectoraux sont les trémas. Ses abdominaux se découpent en quatre cylindres, et leurs ondulations sont telles qu'on dirait qu'il a avalé autant de rouleaux à pâte.

Le grognement sourd du mastodonte croissant jure avec les déchirures aiguës de ses vêtements, attirant les regards interloqués des passants qui se figent devant le phénomène. Quand il se redresse enfin et qu'il se débarrasse de ces restes de chemise qui pendent toujours, ça et là, sur son buste, ce n'est plus Bruce Tabwair que les

badauds ont devant eux, mais un géant plein de muscles et de colère. Et il en a contre ce camion-citerne qui l'a outragé de son jet alors qu'il s'apprêtait à se sustenter en mordant tranquillement dans des détritrus alimentaires. C'est donc vers le coupable véhicule que la grande et grosse créature s'élançe, écartant tout ce qui se trouve sur son passage, à commencer par ce banc sur lequel elle a glissé. Et le fait que l'objet soit fixé au sol dans un bloc de béton par de gros boulons de métal ne change rien à la chose. Le monstre le soulève d'une seule main, entraînant la base de ciment avec le siège, puis, sous les yeux ébahis des curieux, il le projette sur le camion-citerne duquel sort en panique le chauffeur qui ne comprend pas pourquoi, et encore moins comment, un banc de parc a pu lui tomber sur la tête.

La colère du géant est loin d'être apaisée. D'un seul bond, il se retrouve sur le capot du camion et, à grands coups de poings qu'il a au nombre de deux, il en martèle le toit de toutes ses forces, qui sont assez impressionnantes pour garder un public à distance et bouche bée. Il agrippe ensuite la tôle du véhicule et la déchire comme s'il s'agissait d'une vulgaire petite feuille de papier à rouler. Puis, après s'être délesté d'un interminable hurlement lancé à la volée, ce qui fait défriser la majorité des curieux, il soulève la carcasse du camion à bout de bras et la balance le plus loin possible. Par chance, le tas de ferraille tombe à l'intersection de Woodward Avenue et de Bagley

Street, et ne touche personne, à part un membre du Ku Klux Klan qui traversait la rue en sifflotant un air raciste.

Un drôle de couinement mêlé à de bouillonnants gargouillements émane subitement du colosse, lequel incline la tête et jette un œil à son abdomen. Ce sont des borborygmes qu'il entend, et la faim qu'il ressent relance aussitôt cette sienne agressivité qui commençait à s'estomper.

— Groaaaaaaaarrrrr! hurle-t-il en un vent qui fait tressaillir les feuilles de même que les écorces de tous les arbres du parc.

Ne sachant pas ce que mijote la terrible créature qui vient de se mettre à courir, les gens s'écartent, partent dans tous les sens, bousculent tout le monde, jeunes, vieux, hommes, femmes, enfants, bébés, chiots, personnes âgées. C'est la panique.

Dans la tête de la bête, les images de viande s'entrechoquent, alternent entre veau, porcelet, veau, porcelet, veau, porcelet. Soudain, après un étourdissant borborygme de plus de cent cinquante décibels, il les aperçoit, là, devant lui : la calèche et son appétissant cheval. La monture n'a pas le temps de hennir son refus ni son consentement que le mastodonte l'agrippe, l'éviscère et se gave du plus gros tartare du monde.

Repus, mais épié de tous bords, tous côtés, le géant ne déroutait pas de colère pour autant, car des sirènes de

police au loin lui rappellent qu'il n'est qu'un affreux monstre ne semant que malheur et désarroi sur son passage. Il déguerpit donc en vitesse pour aller se mettre à l'abri tandis que les témoins, bras ballants, regardent s'éloigner ce colosse peu bavard, mais gueulard, qui sort toujours de nulle part et dont les méfaits sont extraordinairement dévastateurs.

On ne parvient cependant jamais à mettre la main sur cette étrange tornade de courroux que le peuple américain a surnommée Kulh¹.

1. *Known as Unhappy Lonely Hurricane.* (Reconnu comme étant un ouragan seul et malheureux...)



DEUX

Le lendemain matin, quand il revient à lui, Bruce Tabwair est étendu sous une haie de cèdres malades. Comme chaque fois qu'il sort d'une sérieuse colère, il n'a aucune idée de ce qu'il a pu faire pour se retrouver là. Oh, il se rappelle bien avoir failli manger un bout de saucisse, mais le reste de ses souvenirs est noyé par l'image d'un boyau d'arrosage sauvage. Alors qu'il soupire de détresse, un petit coup de vent lui renvoie son souffle et il constate avec dédain qu'il a une haleine de cheval. Mais puisqu'il ne meurt plus de faim, cela ne l'indispose pas davantage. Il arrache un bout de cèdre et le mâchouille en passant son corps en revue.

Comme toujours, Bruce est torse nu, pieds nus et son pantalon est déchiré. Comme toujours, il se dit qu'il aimerait bien un jour se réveiller dans un magasin de vêtements pour hommes. Il expire bruyamment et renifle, cette fois, la fragrance de cèdre périmé et se sent un peu mieux. Cela ne l'empêche pas d'avoir une de ses nombreuses idées suicidaires. « Je pourrais m'empoisonner en avalant la haie au grand complet, pense-t-il. Mon

cadavre sentirait sûrement très bon.» Mais un haut-le-cœur lui rappelle que son estomac est loin de crier famine, ce qui nuirait à sa capacité d'ingestion. Il remet le projet à plus tard.

Avant de sortir de sa piètre cachette, Bruce jette un coup d'œil à travers les branches de façon à identifier le type de quartier où il se trouve. S'il repère une corde à linge en moins de quinze secondes, c'est qu'il est parmi les gens modestes, lesquels, habitués à se faire dépouiller, n'appellent jamais la police pour une chemise ou deux en moins. Bruce pourra donc trouver de quoi se vêtir.

À première vue, il n'est pas dans un quartier modeste. À vrai dire, il n'est pas dans un quartier tout court. Il se trouve plutôt dans une espèce de grande cour intérieure où se côtoient gazon, béton, arbustes, parasols ainsi que mâts portant divers drapeaux. Une grosse plaque à côté de ce qui semble être la porte d'entrée du bâtiment lui apprend qu'il est sur la propriété d'un centre pour vétérans de guerre. Sans savoir où il allait, Kulh a donc couru jusqu'à l'angle de Brush Street et de Piquette Avenue, et il est venu se réfugier dans cette cour, à plus de quatre kilomètres du Grand Circus Park.

Ne voyant personne aux alentours, Bruce sort de son sous-bois de ville, mais se déplace à quatre pattes pour se faire le plus discret possible. Arrivé à ce qui ressemble à l'entrée principale de la cour de cette drôle de propriété, il constate qu'elle est formée d'une barrière grillagée qu'on

a solidement cadenassée. Bruce est si maigre qu'il pourrait presque passer entre les barreaux sans même se mettre de profil, mais il préfère se lamenter sur son sort.

— Misérable moi..., murmure-t-il. Que vais-je devenir?...

Un cri enroué retentit derrière lui. Bruce sursaute. Il se retourne et voit venir un petit monsieur d'un siècle ou deux, alourdi par une cinquantaine de médailles qui ornent sa tenue de vétéran ainsi que par le pistolet-mitrailleur qu'il tient en tremblotant.

— Halte-là! crie le vieillard. Haut les mains! Jetez votre arme! Vous êtes cernés! Rendez-vous! Votre village est encerclé! Nous allons violer vos femmes! Manger vos enfants! Vous ne vous en sortirez jamais! Nous vous apportons la démocratie!

Bruce est sur le point d'uriner dans ce qui lui reste de pantalon quand une autre voix, plus claire et plus ferme résonne:

— Couché, Jason, couché!

Le vieux militaire émet un gémissement de gamin et court se coller contre un plus gros vétéran.

— Caporal Henry Monroe, lance le bonhomme.

Puis, masquant sa bouche de sa main, il ajoute:

— Je suis désolé, mais n'ayez crainte, le vieux Jason est peut-être sénile, mais il est gentil et son arme n'est pas chargée.

Comme pour confirmer ce qu'il ne vient pas d'entendre, Jason laisse tomber le pistolet-mitrailleur par terre et prend Henry par la taille.

Bruce regarde les deux hommes et ne sait trop quoi dire ou quoi faire à part trembler. Son mutisme prolongé ainsi que son piteux état amènent Monroe à le questionner.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, mon ami ? D'où arrivez-vous ?

Bruce hésite, puis, en toute honnêteté, déclare :

— Tout ce que je me rappelle, c'est qu'hier, j'ai vu un bout de saucisse au Grand Circus Park...

Monroe regrette un peu de l'avoir fait parler, car il a l'impression qu'il vient de soulever le couvercle d'une poubelle dans laquelle fermente de la charogne mêlée à du cèdre frais. Mais, puisqu'il connaît les divers troubles mentaux de tous ces militaires qui ont donné leur vie pour protéger les riches et piller les ressources naturelles des pays sans défense, il ne juge pas le pauvre petit homme qui se tient devant lui.

— Vous savez que vous êtes sur une propriété privée, monsieur... ?

— Je ne sais même pas comment je me suis retrouvé ici, alors...

— Mais vous avez bien un nom, non ?

— Non.

N'étant parfait en rien, donc n'étant pas un parfait imbécile, Bruce préfère toujours jouer l'amnésique de

façon à éviter qu'on essaie de suivre sa trace et qu'on finisse par l'accuser de méfaits qu'il aurait commis sous l'influence d'une terrible colère. Et puisque ce Monroe semble enclin à protéger les pauvres gens, le gringalet a tout intérêt à paraître le plus vulnérable possible.

— Vous n'avez aucun papier d'identité dans vos poches ? lui demande le vétéran.

Bruce tourne lesdites poches à l'envers et hausse les épaules. Ne sachant que faire de ce triste individu qui n'a plus qu'un pantalon déchiré et une misérable gueule pour poursuivre son existence, Monroe s'en remet à sa charité chrétienne et décide de lui venir en aide. À condition, bien entendu, que cet étranger fasse partie des gens qui ont les valeurs à la bonne place.

— Croyez-vous en Dieu ? lui demande-t-il afin de s'assurer qu'il n'est pas en train de prêter main-forte à un sale hippie athée.

— Beaucoup, réplique Bruce en vitesse et avec toute la sincérité du monde. Beaucoup, beaucoup, beaucoup.

— Tant mieux.

— C'est Lui qui ne croit pas du tout en moi.

— Oh que si ! riposte Monroe en posant les mains sur les épaules dénudées du gringalet. Bien sûr qu'Il croit en vous ! La preuve : Il vous a mis sur mon chemin.

La suite des événements n'est qu'une succession d'élans de générosité au cours desquels la dizaine d'anciens combattants se trouvant sur les lieux permettent à Bruce de

retrouver une certaine dignité. On l'enferme d'abord dans une salle de bain où il remue l'eau de la baignoire pour faire croire qu'il prend un long bain quand, en réalité, il se contente de se laver les aisselles et les parties à la débarbouillette, se rappelant quand même un peu avoir goûté du boyau la veille, ce qui, à son avis, équivalait à une douche. Puis on lui fournit de quoi se vêtir avec une certaine élégance, malgré sa maigreur. On tente ensuite de le faire manger à sa faim, mais sans succès. Probablement parce que Bruce a déjà un étalon dans l'estomac. Monroe passe finalement le chapeau parmi ses amis et récolte cent huit dollars qu'il fourre dans le nouveau pantalon de l'invité.

— Grâce à Dieu, tu n'as plus les poches vides, mon ami.

On l'applaudit très fort. Un vétéran va jusqu'à crier : « Alléluia ! », incitant Henry à lancer un « amen » bien senti et Jason à hurler : « Nous vous apportons la démocratie ! » Le moment est féérique.

Les choses pourraient s'arrêter là, le générique pourrait commencer à défiler jusqu'à ce qu'on voie apparaître le mot « fin » et Bruce serait franchement très heureux. Mais il faut que Monroe et ses amis s'obstinent à vouloir découvrir l'identité de ce pauvre hère que Dieu leur a envoyé de façon à ce qu'ils en fassent un véritable citoyen américain, reconnu, ignoré ou pourchassé par son pays selon qu'il est utile, nul ou nuisible. Cependant, Bruce sait malheureusement très bien qui il est et il n'a nullement besoin

d'un papier confirmant qu'il fait partie d'un pays comptant plus de trois cents millions de citoyens comme lui pour se sentir seul. Aussi notre frêle ami est-il obligé de leur fausser compagnie ainsi qu'à l'hymne national américain, car c'est justement durant cette chanson hommage aux événements sportifs qu'il choisit de faire défection.

Prétextant qu'un trop-plein d'émotions toutes neuves pousse sur un trop-plein de bouffe vieillotte, il dit devoir se rendre aux toilettes en vitesse. Compréhensifs et ayant été habitués à se délester pressés dans des tranchées souillées, les anciens le laissent aller sans se douter qu'il les quitte pour toujours.

La sortie la plus proche donne sur Brush Street. Bruce la prend et fonce sur sa gauche sans savoir où ça va le mener. Il arrive bientôt à une voie ferrée et voit venir un train de marchandises qui ne doit pas rouler à plus de cinq à dix kilomètres à l'heure.

« C'est impossible..., pense-t-il. La chance ne peut pas sourire à une merde. Même si la merde est bien habillée... »

Il attend que le wagon de tête soit passé, puis court à côté d'un wagon ouvert dans le but d'essayer d'y grimper dès qu'il le pourra. Bruce n'est pas l'homme le plus rapide ni le plus vaillant qui soit, mais il fournit les efforts nécessaires pour agripper une poignée montoir et poser le pied sur un marchepied. Le plancher du véhicule se situe deux marches plus haut et le train commence à accélérer. En

voulant grimper plus vite à bord du wagon, Bruce pose la main sur ledit plancher et sent ce qui semble être un filet ou un treillis souple sur lequel il tire de toutes ses forces. Mais, au lieu d'aider notre homme à se hisser à l'intérieur, le treillis glisse vers l'extérieur et se retrouve dans le décor en émettant un long « ouuuuiiiiiiiiin ! » au passage.

— Mon bébé !!! hurle une jeune femme qui, en s'approchant du bord de la voiture, découvre cet énergumène vêtu comme un bourgeois qui la fixe, la bouche entrouverte, avec ses yeux de frais pendu. Vous avez jeté mon bébé hors du... Aaaaahhhhahaaahh !...

La pauvre n'a pas le temps de terminer sa récrimination, car Bruce, par réflexe, l'a agrippée à son tour pour monter à bord du véhicule et l'a tirée, elle aussi, vers le vide.

« Je suis une maladroite merde doublée d'un meurtrier malhabile, d'un salaud et d'un insouciant..., se dit-il. Heureusement que je ne l'ai pas fait exprès, sinon c'était l'enfer pour la perpétuité de l'éternité. Mais j'espère quand même qu'à part Dieu, personne ne m'a vu... »



Pris d'un effroyable sentiment de culpabilité, Bruce a longtemps hésité avant de manger le fromage et les viandes froides que contenait le sac à dos de la dame qu'il a balancée dans le vide (la dame, pas le sac). Après le bébé. Mais comme ce n'était pas sa faute – en tout cas pour le bébé –, il fallait bien qu'il continue à vivre. Et puisque Dieu punit le suicide, même pour les cas désespérés comme le sien, Bruce n'a pas eu d'autre choix que de renoncer à se jeter sous une ou plusieurs roues du train et de se nourrir s'il voulait continuer à vivre. Ce qu'il a fait. Et c'était bon. Cet apport calorique l'a plongé dans un sommeil que le tangage du train a bercé jusqu'au centre-ville de Chicago. Et n'eût été ce cauchemême ou ce rêvemare où il courait à poil dans un zoo pour échapper à un gorille, il pourrait dire que ce dodo a été réparateur.

C'est dans une des sections du BNSF Railroad Yard, près du quartier Loop, que Bruce Tabwair descend le plus discrètement possible de son wagon, le sac à dos de la cascadeuse involontaire sur l'épaule.

Étant plutôt bien vêtu grâce aux pieux vétérans de Détroit, il a d'abord l'air un peu louche dans cette zone industrielle de la ville, mais, à mesure qu'il progresse dans Loop, il se fond de plus en plus dans la faune sapée pour paraître nantie tout en ne l'étant trop souvent qu'un tantinet.

Avec les cent huit dollars qu'il a au fond de sa poche, le pauvre se sent riche comme un nouveau millionnaire et il éprouve une sensation se rapprochant presque de ce que doit quasiment être le bonheur. La tête dans les nuages, nuages de smog, mais nuages quand même, il est hypnotisé par tous les buildings et gratte-ciels qui l'entourent et l'écrasent. Ses babines dégoulinent d'envie et ses entrailles couinent de désir quand il voit de grands restaurants, de somptueuses terrasses ainsi que quelques *food truck*. Il s'arrête devant un de ces camions transformés en restaurants ambulants et sort sa mini-liasse en étudiant le menu. Les plus petites portions de frites à douze dollars, les boissons à quatorze dollars et les crèmes glacées à quinze dollars lui coupent vite l'appétit. En tant qu'itinérant professionnel, il a un peu perdu le sens des valeurs, mais il passe son tour en se disant que s'il s'éloigne de ce quartier riche et populaire, les prix finiront probablement par baisser.

La foule est dense et Bruce doit demeurer vigilant s'il veut éviter d'embrasser des gens contre leur gré. Un jeune homme le heurte, justement, sur la gauche, tandis qu'un

autre en fait autant sur la droite, le premier se confondant en excuses et le deuxième l'invectivant vertement.

— Désolé, désolé, désolé..., répète sans arrêt le grin-galet qui ne veut surtout pas se mettre en colère et perdre la carte.

Après une trentaine de « désolé », on le laisse enfin tranquille et il peut continuer son chemin en redoublant d'attention et en espérant pouvoir bientôt se mettre sous la dent une portion de frites qui ne coûtent pas un dollar la frite.

La foule s'étant passablement éclaircie, Bruce peut enfin marcher sans avoir l'impression d'être au beau milieu d'un essaim d'abeilles sur lequel on aurait vaporisé un gaz euphorisant. Pour la première fois depuis longtemps, il se met alors à rêvasser à ce qu'il pourra faire *avec son argent*. N'ayant aucun penchant pour la drogue ni l'alcool, parce qu'il ne supporte ni l'un ni l'autre et qu'il est déjà suffisamment déprimé, il se surprend à rêver d'un *contact humain*. Il hoche cependant vite la tête pour chasser cette idée saugrenue, parce qu'il sait très bien qu'il n'est pas en mesure de soutenir et encore moins d'honorer quelque relation que ce soit. Et peut-être ne sera-t-il jamais. Du rêve, son esprit passe au cauchemar quand il se met à ressasser les ennuis qui ont fait de lui la drôle de bête à trous de mémoire qu'il est aujourd'hui et qui l'ont mené à la rue. Heureusement, une odeur de

friture le ramène au réel quand il arrive devant un bouiboui qui annonce clairement son amour des pauvres :

Frites + Burger + Coca = 6\$!

« Je suis au paradis... », pense-t-il avant de s'approcher et de commander le fabuleux trio à un vieux « cuisinier » à la moustache jaunie par la nicotine ou la moutarde, ou les deux.

Pendant qu'il patiente en attendant de recevoir son festin, Bruce ne peut s'empêcher, déformation professionnelle, d'étudier le contenu de la poubelle à deux pas du camion. En plus de déborder, elle est entourée d'une multitude de cartons contenant tous les fabuleux trios qui n'ont pas l'air d'avoir satisfait beaucoup de palais. Même les verres de coca sont encore presque pleins ! Au lieu de trouver la chose plutôt louche, Bruce se dit qu'il saura où piger si jamais le péché de gourmandise le tourmente.

— Six dollars ! crie le vieux en tendant son carton à Bruce qui plonge la main dans sa poche pour se rendre compte qu'elle est aussi vide que son existence. Six dollars ! répète le bonhomme en ramenant le carton vers lui au cas où l'on voudrait s'en emparer.

Une fois de plus, Bruce, impuissant, tourne ses poches à l'envers. La moustache jaune hoche la tête en poussant deux ou trois jurons et en balançant le coca aqueux à la tête de ce client merdique avant de retourner à sa cuisine,

où il tentera de garder ce goûter exceptionnel au chaud en attendant un futur client.

Bruce profite alors du fait que le bonhomme n'est plus là pour se monter un triple trio à même la poubelle, puis il file en vitesse.

« Je me suis sûrement fait dérober mon argent par ces deux types qui m'ont bousculé... », pleurniche-t-il en plantant ses dents dans un burger froid et franchement dégueulasse.

Cela ne l'affecte pas outre mesure, puisqu'il lui arrive trop souvent, malgré lui, d'accompagner ses frites de mégots de cigarettes, ses saucisses de mégots de cigares, ses boulettes de steak haché de crottes de chien et ses salades de papier journal. Ses cent huit dollars n'existant plus, inutile de s'embarrasser de rêves futiles. Il ne reste plus qu'à boire, à manger et à dormir. Vivre.

Les uns derrière les autres, les bols alimentaires s'accumulent donc dans son estomac, lequel, bientôt plein, ne demande qu'à se faire remuer un peu, histoire que se tasse la nourriture qui le remplit. Cela tombe bien, vu que le jour décroît tranquillement et que Bruce a justement besoin de bouger. En effet, il doit se mettre à la recherche d'un endroit où passer la nuit en sécurité. Il ne peut pas vraiment dire qu'il veut se trouver un coin à l'abri des voleurs, puisqu'il n'a plus rien à voler, à part le sac à dos vide de la femme du train, mais il souhaite tout de même dénicher un trou tranquille où s'apitoyer en

silence sur son sort en attendant le retour de la lumière sur sa pâle carcasse.

C'est une affiche indiquant « Ogden Park » qui attire son attention.

« Ce genre de parc ferme habituellement à 23 h..., pense-t-il en commençant déjà à bâiller alors qu'il n'est que 21 h. Je devrais pouvoir m'y glisser en douce avant la fermeture, repérer le coin le plus sale où personne n'a envie d'aller, même pour chier, et y dormir en toute quiétude. »

Le cœur léger, mais quand même un peu alourdi par les burgers et les frites de seconde main qu'il a avalés, Bruce chemine comme un chien sans médaille, la queue entre les jambes, qu'il a maigres et frêles, tout comme ladite queue. Et il se fait de plus en plus peureux, le chien sans médaille, car ce quartier dans lequel il est en train de s'enfoncer est loin d'être aussi riche et clinquant que le Loop. Ici, la construction la plus haute n'est pas un gratte-ciel, mais un poteau de corde à linge. Et le seul lien qu'il peut avoir avec la fameuse tour Sears, ce sont les sous-vêtements défraîchis qui y sont suspendus et qui ont probablement été achetés dans un magasin Sears.

Le ciel a beau s'assombrir de plus en plus, Bruce remarque deux choses. Premièrement, plus il avance, plus il dénombre de maisons dont les portes et les fenêtres sont recouvertes de contreplaqués. Et plus il y a de contreplaqués, moins il y a de gens dans les cours, dans la rue.

En fait, il n'a pas vu un chat depuis au moins cinq cents mètres. Pas mal pour un chien sans médaille. Deuxièmement, les dernières personnes qu'il a vues, c'étaient des enfants, surtout des garçons, des vieilles dames et majoritairement des Noirs. Bruce jette un coup d'œil à ses mains, à ses bras et, pas de doute, il est majoritairement Blanc. Il s'arrête, déglutit et fait discrètement demi-tour, si tant est que l'on puisse faire demi-tour sans que ça paraisse.

« En plus d'être une merde, songe-t-il en pressant le pas, je suis une merde sans instinct et qui n'a aucun sens de l'orientation. Une merde qui ne saurait même pas suivre le cours des égouts. Je vais me retrouver lynché et brûlé sur un bûcher pour avoir souillé le territoire de ces braves gens... »

« Englewood », lit-il sur une pancarte en regardant derrière lui pour voir s'il est suivi. C'est le nom du quartier qu'il est en train de fuir. Jamais il n'a marché aussi vite. Jamais il n'a eu aussi peur de devenir une minorité visible. Une minorité identifiable par ses allures de pauvre, ses accoutrements de pauvre, ses manières de pauvre, n'importe quand ! Mais une minorité repérable par la couleur de sa peau ? Jamais ! Bruce n'ose même pas imaginer ce que peut représenter la condition de celui ou celle qui est les deux, voire les trois ! Pauvre, minoritaire et visible, *à la fois* ! Ce doit être l'enfer sur Terre.

À force de trotter à toute vitesse en songeant à ces tristes réalités, Bruce a senti son cœur s'emballer, mais il se calme peu à peu en se rendant compte qu'autour de lui, les constructions ont gonflé. Tout est plus gros, plus propre, plus rassurant. Il voit apparaître un charmant petit resto, puis un bar, quelques commerces, un autre resto, deux autres bars, d'autres restos, bref, il est enfin revenu sur un territoire qui, pour lui, revêt une certaine normalité, un territoire où il n'est plus une minorité, et il soupire de soulagement.

« Tout cela est bien beau, se dit-il en recommençant à bâiller, mais ce n'est pas parce que je suis soudain majoritaire que je vais pour autant avoir une place où dormir... »

Un long stationnement derrière un resto lui donne alors une idée. Au fond, il trouvera sûrement un ou plusieurs bosquets dans lesquels il pourra s'étendre et rêver à un monde meilleur. Un monde meilleur pour lui, naturellement. Arrivé au bout de cette large plaque d'asphalte délimitée par une orgie de lignes blanches, Bruce trouve, en effet, des arbustes touffus ainsi qu'un mini-dépotoir où l'on est venu se débarrasser d'un frigo, d'un comptoir en mélamine, de quelques chaises délabrées et... d'un divan ! Oui, il n'a plus besoin de rêver d'un monde meilleur, puisqu'il est là, sous son nez et sous la forme d'un divan. Et, comble du bonheur, le meuble est flanqué d'un côté d'un petit arbre auquel est appuyée une table lui assurant

une certaine intimité et, de l'autre, d'une haie feuillue appelée « spirée de Van Houtte » ou « voile de la mariée », dont Bruce apprend le nom grâce à un écriteau décrivant les ornements végétaux de ce maigre espace non asphalté.

Du côté du stationnement, une lumière crue écrase les ombres, les rend tranchantes et fait révolutionner les planètes mouches en une large galaxie de comètes suicidaires. Cet éclairage convient parfaitement à Bruce, puisqu'il lui permettra, le cas échéant, de voir venir les ennuis.

— Aaaaaaaaah ! Au secouuuuuuurs ! À moi!!!!!!

Et les voilà déjà qui viennent, les ennuis. En tout cas, c'est ainsi que Bruce interprète ce cri qui provient du stationnement.

— Ta gueule !

— Oui, ta gueule !

— Arrête de crier ou on t'étripe, salope !

Et ces trois répliques, provenant également du stationnement, Bruce a deviné qu'elles émanent de la bouche de trois hommes, un à casquette, un barbu et un gros, qui s'apprêtent à agresser une femme seule. Et, naturellement, tout ce beau monde court dans sa direction.

Bruce a beau vouloir éviter à tout prix de se mêler de ce qui ne le regarde pas, il a malgré tout envie de regarder ce qui ne le regarde pas. Il se fait donc très discret et jette un œil à ce qui s'en vient.

À moins de trois mètres de la cachette de Bruce, l'un des trois hommes agrippe la femme par sa longue

chevelure et la tire vers lui. Les pieds de la pauvre fille quittent aussitôt le sol et elle se retrouve par terre, sur le dos. À travers les feuilles du voile de la mariée, Bruce voit le gros la tenir au sol, tandis que le barbu se déculotte. Le troisième tourne la visière de sa casquette vers l'arrière pour scruter les environs. Se croyant à l'abri des regards, il se concentre à son tour sur la victime et commence, lui aussi, à baisser son pantalon.

Bruce croit rêver. Il regarde ce qui s'apprête à se produire, là, sous ses yeux, à quelques petits mètres de lui, et il n'arrive pas à croire qu'il va oser évaluer l'état de ses facultés physiologiques. Il se demande alors s'il n'est pas en train de devenir ce qu'il mange, c'est-à-dire une ordure.

— *Mais nooon 🍌!* lui souffle une voix intérieure. *Il y a si longtemps que tu n'as pas vu les courbes et la chair d'une femme nue! Et c'est tout à fait normal 🐣 que tu veuilles vérifier si tu es guéri 🍌! Allez, montre-leur que tu es un vrai matou 🍌!*

Il défait sa ceinture en vitesse et laisse glisser son pantalon jusqu'à ses chevilles en attendant la suite des événements.

— *C'est ça ⚡!* grogne une autre voix, grave celle-là. *Continue à t'obstiner, à nier ce que tu es ⚡! Ton père serait fier de constater que tu te comportes comme un salaud ⚡ plutôt que comme un gentleman. Tout ça pour essayer de te prouver que tu n'es pas ce que tu es.*

« Sparadrap à conifères! Montagne pour adultes réversibles! Pantoufle en groseilles! Cancer du comptoir!» Bruce hurle n'importe quelle idiotie dans sa tête pour faire taire le contestataire, car il veut, malgré tout, procéder à l'examen de ses facultés.

L'éclairage de la scène est parfait. Mais les ébats tardent à commencer. En fait, les ébats font place aux débats, car la femme se débat avec une énergie qui ne fait pas rire les trois hommes ou qui les fait rire jaune. Si bien que ce n'est qu'à force d'épuisement qu'ils parviennent à immobiliser leur proie. Pendant que deux des types la tiennent, le troisième essaie tant bien que mal de la dénuder, mais n'y arrive pas. Il change de rôle avec un de ses complices, lequel réussit à enlever le soutien-gorge de la femme ou plutôt à le lui arracher de sur le dos. Derrière la spirée de Van Houtte, Bruce essaie de voir cette poitrine qu'on vient de dévoiler, afin de constater si l'excitation sera au rendez-vous et si elle portera ses fruits, mais le barbu lui bloque la vue.

— *Ah, le malotru* ☹️, souffle à nouveau la petite voix, *il t'empêche de te rincer l'œil* ☹️!

— *Ha! Ha* ⚡! s'exclame l'autre, le rabat-joie. *Avoue que c'est lui que tu as envie de mater* ⚡, *hein, l'ami? C'est lui et pas elle* ⚡! *Alors, vas-y! Regarde son beau petit cul bombé* ⚡!

« Ornithorynque à goupille! Chemise de cadenas! Tutu hybride en pâmoison!» tonitruie Bruce une autre fois en

son for intérieur pour conjurer ces intentions qu'on lui prête. Décidé à mener son expérience à terme, notre grin-galet se décale donc sur sa gauche de façon à ce que le barbu ne lui fasse plus écran. Ayant oublié qu'il a son pantalon sur les chevilles, il s'enfarge et tombe de tout son long dans le voile de la mariée. Il a à peine le temps de remonter son pantalon et de rattacher sa ceinture que la casquette est déjà penché au-dessus de lui et demande :

— Qu'est-ce que tu fais, là, toi ?